

EVOCATIONS DE BRUXELLES DANS LES LETTRES BELGES FRANCOPHONES DU XIX^e SIÈCLE

Carmen ANDREI

Universitaté „Dunărea de Jos”, Galați

Brussels, the European capital in the XXIst has its own soul and specific atmosphere. A citadel anchored in the past without the aura of other great capitals of Europe since it lacks a central river, Brussel has been the place of intercultural convergence and the host of numerous foreign writers, such as Huysmans, Al. Dumas, Baudelaire, Verlaine, Rimbaud, V. Hugo, Nerval, who mentioned it with nostalgia and admiration. The most touching descriptions of the city are to be found with Belgian writers, enamored by its patrimony values and proud to be part of its spirituality. The naturalist writer Georges Eekhoud describes the word of hooligans in ill-famed neighborhoods. Another writer of the same generation, Camille Lemonnier retraces the atmosphere specific to the city in Bruxelles d'autrefois, with its provincial kind ancient Flemish architecture, with its impressive attractions, which are touristic sites today, with its bourgeois and aristocratic traditions and customs. The city changes face at the end of the XIXth century, it becomes modern, geometric, an official city of castles and ministeries, an enormous administrative and government apparatus, which irreversibly leads to uprooting or loss of identity. His touching esthetician's perspective turns into that of a sociologist and a psychologist.

L'idée que chaque ville a son âme, son cœur, son atmosphère, son *air* est, certes, un truisme. Pour Bruxelles, le truisme est validé, mais il convient de partir d'un constat amer en quelque sorte : c'est une ville bien ancrée dans son passé, mais il lui manque la mythologie ou l'aura des autres grandes capitales de l'Europe, telles que Paris, Rome, Vienne ou Prague, etc, notamment parce qu'elle manque de fleuve central¹. Cependant, les propos de Michel de Ghelderode peuvent constituer un point de départ dans notre démarche analytique : « elle reste vive cette petite flamme folle jaillie du phosphorique terreau bruxellois ».

Capitale d'un pays, la Belgique, qui se trouve au centre de l'Europe, Bruxelles se trouve elle aussi au cœur de la Flandre et abrite un million d'habitants, francophones dans leur majorité vivant sur un territoire flamand. C'est la ville sans fleuve : la Senne, la rivière qui traversait jadis la ville a été voûtée et, à présent, son cœur bat dans les souterrains, « le flux tari de la puante petite Senne » comme la décrivait Camille Lemonnier².

1 L'écrivain contemporain Jacques De Decker avoue qu'à l'origine de son roman *La Grande Roue* se trouve le rêve d'écrire un roman sur Bruxelles, mais il y renonce quand il se rend compte qu'il n'a pas de point de départ, la ville n'ayant pas de mythologie personnelle, de passé historique célèbre. Il publie aux éditions Autrement *Bruxelles*, un guide intime où il rapporte des anecdotes liées aux écrivains et aux artistes belges.

2 C. Lemonnier, *La vie belge*, chap. « Le Bruxelles d'autrefois », dans P. Gorceix (éd.) *La Belgique fin de siècle. Romans. Nouvelles. Théâtre*, Bruxelles, Ed. Complexe, 1997, p. 89. Toutes les références seront tirées de cette édition.

Bruxelles des écrivains étrangers

Bruxelles a été la terre d'asile de nombreux écrivains étrangers et de confluences interculturelles. Leurs regards aimants ou méprisants sur la ville la réduisent parfois à quelques clichés ou stéréotypes. Tous les écrivains de passage à Bruxelles (touristes ou exilés, proscrits ou vagabonds) ont arpenté la Grand-Place³, les Galeries Saint-Hubert⁴, les abords de la Monnaie, ont robinsonné à travers la funeste jonction Nord-Midi, « ce canal à l'envers » selon Jacques Brel, jonction qui a séparé le Quartier Royal et le Sablon du centre historique de la ville. Même le marquis de Sade notait dans son carnet de voyage que Bruxelles était déjà au XVIII^e siècle une ville basse et haute à la fois : « cette ville est peu agréable par sa situation ; il faut toujours monter et descendre dans ses rues ».

Dans les années 1870, Joris-Karl Huysmans recevait au 94 bis rue du Midi ses admirateurs belges Verhaeren, Lemonnier, Félicien Rops, Théo Hannon. C'est à Bruxelles qu'il publiera *Marthe, roman d'une fille*, qui peint les milieux de la prostitution. Il pense que « Bruxelles est la terre promise des filles et des bières brunes, le Chanaan des priapées et des souleries »⁵.

Alexandre Dumas est stimulé par le symbole de l'esprit frondeur des Bruxellois, le Manneken-Pis⁶. Pour Baudelaire, nostalgique de Paris, le Manneken-Pis est le « pisseur » et la fontaine baroque au bout de la rue des Pierres est « le cracheur », deux monuments emblématiques des mœurs grossières bruxelloises. Il rédige sa *Belgique déshabillée*, un pamphlet littéraire d'une virulence inouïe que les exégètes ont justifiée par seules la rancœur et la maladie.

Le 10 juillet 1873, après une beuverie à la Maison des brasseurs, Verlaine tire deux fois sur son « homme aux semelles de vent », Rimbaud, et le blesse au poignet. Incarcéré à l'Amigo, la « Vierge folle » médite ses futures *Sagesses*. Rimbaud raconte sa décevante aventure avec Verlaine dans *Une Saison en enfer*, confiée à l'imprimeur bruxellois Jacques Poot deux mois après l'incident. Rimbaud compose à Bruxelles Boulevard du Régent et Almée (1872) d'où on cite les vers célèbres :

Devant la splendide étendue où l'on sente
Souffler la ville énormément florissante
C'est trop beau ! c'est trop beau !

3 La Grand-Place, l'objectif touristique le plus connu de Bruxelles, rassemble les maisons des corporations. Depuis toujours, elle a été le forum de la vie politique et culturelle et le lieu de grande justice. On y voit souvent des passants caressant le bras du gisant de la rue Charles Buls et prononçant des vœux.

4 Surnommées le « Parapluie de Bruxelles », les Galeries, créées en 1847, étaient dans la deuxième moitié du XIX^e siècle le point de rencontre des proscrits français. Victor Hugo même fait salle comble dans le cercle littéraire 10, Galerie de la Reine. Dans la Galerie du Roi, le Théâtre royal est un monument de vie culturelle bruxelloise. En 1910, c'est le lieu de la représentation du *Mariage de Mademoiselle Beulemans* de Jean-François Fonson et Fernand Wicheler. Baudelaire avoue les avoir parcourues « tous les jours huit fois 250 pas par tour ». De nos jours, les Galeries abritent aussi des commerces et des bistrotts huppés.

5 Cité par Joël Goffrin, *Sur les pas des écrivains à Bruxelles*, Bruxelles, Les Editions de l'Octogone, coll. « Promenades. Découvertes », 1997, p. 14.

6 Dans *A travers la Belgique*, il rapporte que la première version en bronze de la statuette est sortie en 1648 de l'atelier de Duquesnoy, dit le Vieux et que, six ans plus tard, ce statuaire de la cathédrale Saint-Michel sera brûlé sur la place du Marché à Gand pour avoir violé un enfant de chœur qui lui servait de modèle !

Lors d'un premier séjour en Belgique, en août 1837, Victor Hugo écrit à sa femme pour lui faire part de ses premières impressions. Il lui décrit la Sainte-Gudule, avec ses vitraux et sa chaire exquis. Il arrive *incognito* à Bruxelles en 1851 en fuyant le coup d'Etat du futur Napoléon III. Sa maîtresse lui adoucit l'exil. Il loue le beau panorama qu'il a sur l'Hôtel de Ville, « ce bijou comparable à la flèche de Chartres, une éblouissante fantaisie de poète tombée de la tête d'un architecte »⁷. Curieusement, il s'intéresse au patrimoine de la capitale belge et conseille même ses édiles au sujet de certaines restaurations architecturales, comme par exemple la vieille tour de la porte de Laeken. Quant aux emblèmes de Bruxelles, il écrit : « Le plus populaire des monuments de Bruxelles, c'est un enfant qui "pleut" ; une autre fontaine célèbre représente un bonhomme qui vomit. Quelque chose de jovial, d'obscène et de patriarcal. »⁸ Le poème *A Jules J.*, composé en août 1855 et placé dans le livre cinquième des *Contemplations*, est le seul qui décrive la Grand-Place dans toute son œuvre. Il conserve cependant un souvenir agréable de l'hospitalité belge, comme il l'écrit à Van Hasselt : « Certes, ce serait un bonheur pour moi de revoir votre Belgique, que j'appelle presque ma France ; je l'aime ; j'y ai passé des moments bien regrettés, trop courts, hélas ! »⁹.

Bruxelles et le Théâtre de la Monnaie jouent un rôle important dans la vie de Nerval. C'est là qu'il ressent les premiers signes de la folie. Le Théâtre offre le décor de ses amours idéales. Les trois « chimères » de la Monnaie sont trois femmes qui hantent son imaginaire. Le poète s'éprend de la ville : Bruxelles est la « lune de Parsi, aimable satellite d'ailleurs, auquel on ne peut reprocher que d'avoir perdu, en nous imitant, beaucoup de son originalité brabançonne »¹⁰.

Bruxelles des écrivains belges

On retrouve d'éparses évocations de Bruxelles à la fin du XIX^e siècle, en pleine période naturaliste. Dans *Voyous de velours* (1888), Georges Eekhoud (1867-1924) décrit le Bruxelles des bas-fonds, des voyous du quartier des Marolles¹¹. Habitué de la Taverne Greenwich, temple des joueurs d'échecs à l'époque, Eekhoud excelle également dans la peinture des parias de ce quartier populaire de Bruxelles qu'il connaît profondément¹². Plus tard, Michel de Ghelderode livre un témoignage du même quartier : « Le long de cette via populi où les foules abolies ont moutonné, cahoté avec les armes, les troupeaux, les juifs, les pèlerins, les mendiants, les bagasses, les égyptiennes – toutes ces humanités magnifiques, érotiques, puantes, violentes de gestes, cris et couleurs que Breughel voyait passer de sa fenêtre en notre vénérable rue Haute. Oui, le génie y pousse dru, il abonde en ce fief singulier qui va de la chapelle à la Léproserie de Saint-Pierre-les-Marolles »¹³. L'église Notre-

7 *Bruxelles. Victor Hugo. Ecrits et correspondances*, édition établie par Jean-Marc Hovasse, Bruxelles, Le Cri, 1994, p. 7.

8 *Ibidem*, p. 12.

9 Cité par Joël Goffrin, *op. cit.*, p. 19.

10 Cité par Joël Goffrin, *op. cit.*, p. 25.

11 Les Marolles étaient le quartier des ouvriers tailleurs au Moyen Âge. Il a toujours incarné le bon peuple bruxellois au coup de poing facile, mais à la générosité sans limites.

12 G. Eekhoud a passé la majeure partie de sa vie dans la commune de Schaerbeek, au 407, rue du Progrès. Un autre habitué de la Taverne de Greenwich fut le peintre surréaliste René Magritte.

13 Michel de Ghelderode, *Toone et les Marionnettes bruxelloises*, cité par Joël Goffrin, *op. cit.*, p. 28.

Dame de la Chapelle est liée au nom de Breughel l'Ancien qui y est enterré et fait l'admiration de Baudelaire et de Rodin.

L'histoire des quartiers bruxellois est très mouvementée : si Saint-Géry reste le cœur historique de la ville, Saint-Jacques, point de ralliement des Bruxellois moyenâgeux qui voulaient entamer le pèlerinage à Compostelle, est devenu de nos jours un quartier gay, vivant et animé la nuit. Le nom de Suzanne Lilar, l'auteur d'une autobiographie qui fait date dans l'histoire des lettres belges, *Une enfance gantoise*, est lié au quartier du petit Sablon.

Le témoignage le plus fidèle provient de Camille Lemonnier qui rassemble dans le chapitre « Le Bruxelles d'autrefois » du recueil *La vie belge* les souvenirs d'enfance d'un Bruxellois de la première moitié du XIX^e siècle. Lemonnier retrace l'atmosphère spéciale et l'architecture d'une ville « de vieux quartiers aux torves ruelles s'angulant d'architectures en saillies, se cassant en profils de guingois, se pénombant d'humides buées ressuées de l'égout », d'une ville qui, parmi les autres capitales européennes, gardait avec entêtement une physionomie à part, bourgeoise et populaire, sans morgue, et préférait s'assoupir « en des coins de béguinages autour des chevets d'églises pour se réveiller ailleurs en des tapages de voiries, des rumeurs de marchés, un ronflement de petites industries ; [...] »¹⁴. A l'époque, Bruxelles était une ville « qui dégringolait des raidillons, se réticulait en des lacs de venelles et d'impasses, affluait au goulot des carrefours, passait des ponts, bouillonnait dans des entonnoirs de maçonneries lézardées aux pignons titubants, aux gables en gueules de brochet, en dents de scie, en proue de navire, aux frontons bistournés se cimant d'urnes, de lampions, d'astrolabes, se festonnant de torsades sculptées, se bosselant en bas-reliefs »¹⁵.

L'évocation de l'atmosphère particulière de Bruxelles se fait en insistant sur la description détaillée des éléments architecturaux spécifiques : des ruelles en pente dentelée, des maisons avec des toits en pignon, des frontons en gueule de brochet ou en dents de scie, des torsades festonnées et sculptées, tous ces éléments constituent les traits définitoires d'une grande ville. La métaphore imagée de la ville « se bosselant de bas-reliefs » souligne le talent incontestable de Lemonnier dont le style descriptif est éminemment pictural.

Bruxelles est la ville qui se concentre dans un « périmètre légendaire » dont le foyer central est l'Hôtel de Ville et la Grand-Place, repères vitaux dans ce « cœur tumultueux de la cité ». L'évocation continue par le rapport entre le centre (l'Hôtel de Ville et la Grand-Place) et la périphérie, la banlieue dont le trait spécifique est depuis toujours l'agglomération. Les bas quartiers ont des « murailles décortiquées », des bâtisses blettes », « verruquées d'excroissances parasites », « des barrages d'écluses », « des roues de moulins », « des arches moussues », « des *cloaques*¹⁶ stagnants aux décrues en glus duvetées, en écumes ocreuses, en flaques gélatineuses »¹⁷.

L'évocation de la ville ne serait pas accomplie sans parler de la Senne, la rivière bourbeuse qui la traversait. Le court passage en question est dans le style naturaliste qui consacra plus tard Lemonnier comme chef de file du courant. La Senne est putride, un dépôt public : « cuvée de fermentation sous un pullule-

14 C. Lemonnier, *La vie belge*, p. 82.

15 *Ibidem*, pp. 82-83.

16 C'est nous qui soulignons en italiques.

17 *Ibidem*, p. 83.

ment de moustiques et de mouches charbonneuses », un « vaste alambic dont l'ébullition fumait en buées chaudes et d'où effluait des gaz morbifères », dans d'autres termes, un cours d'eau malpropre à cause de tous les déchets et résidus domestiques et industriels qui s'y déversaient. Cependant, la rivière était animée par le barbotement des canards « sous la chevelure longue des saules » et par les réverbérations de lanternes et de lumignons¹⁸.

Bruxelles à l'époque de l'enfance de Lemonnier a la physionomie d'une capitale débonnaire, douce, provinciale, vétuste, qui vit dans le respect de ses traditions et coutumes, étiquetées comme « mœurs casanières et grassement matérielles »¹⁹.

Comme dans la narration filmique, la description va du panoramique au travelling : Lemonnier revoit les couples (« des ménages ») placides et obsolètes, enveloppés « dans des silences de chapelle pleurant leurs cires chaudes sur les genoux de bonnes femmes en capuces et manteaux de cotonnette »²⁰.

Les rues, miroir de la vie citadine, « feuillagées comme des futaies », présentent des défilés de cortèges religieux qui passent en psalmodiant des litanies. Elles étaient plus animées lors des kermesses, fêtes populaires traditionnelles flamandes dont les géants Janneke et Mieke sont les symboles les plus puissants.

Un souvenir qui est cher à Lemonnier sont les balades familiales du dimanche qui acquièrent la valeur d'un rituel : le père emmène ses enfants entendre la fanfare militaire au Parc (situé vis-à-vis du Palais Royal) et leur offre des gaufres au Moon Jan. L'écrivain brosse la douce atmosphère familiale conviviale de manière presque proustienne : les saveurs des desserts de l'enfance, mangés dimanche, dans l'après-midi, sont rêveusement remémorées.

Bruxelles était à l'époque une ville boisée : le pique-nique dans les clairières qui se trouvaient dans la périphérie de la ville, non pas comme plus tard dans le Bois de la Cambre, mais à Tervuren, était une vraie expédition pour l'enfant Lemonnier, assoiffé de mystères et de légendes. Pour les bourgeois belges, connus comme bons viveurs, il y avait une région de grosses auberges qui proposaient des menus populaires²¹ qui constituaient une attraction snobe. Lorsque ces zones périphériques étaient bondées de villégiaturistes, c'était le signal du début de la saison estivale.

Un autre fait qui relève de la culture populaire, de la saine et sainte tradition bruxelloise, est la promenade en bande (un groupe d'une dizaine de personnes précédé d'un tambour et d'un drapeau, représentant de quelque société « royale » : du tir à l'arc, du jeu de quille ou d'anciens militaires). Cette tradition est héritée du « bon roi Léopold » (I^{er}), grand amateur de cette « Grande Harmonie », qui, l'écrivain de souche bourgeoise ne peut pas ne pas le faire remarquer de manière ironique, avait anobli même de simples marchands de poissons²².

L'homme de lettres qui brosse le portrait de la vie bruxelloise de jadis n'oublie pas d'évoquer les libraires et les bouquinistes installés rue de la Madeleine, qui vendaient des manuels classiques, du papier, des plumes et des crayons. Figures insolites, « ces braves marchands d'esprits » comme les appellera plus tard Anatole

18 *Ibidem*, p. 83.

19 *Ibidem*, p. 83.

20 *Ibidem*, p. 83.

21 Comme la fricadelle aux échalotes, le beefsteack sur le grill et le goujon à la poêle.

22 *La vie belge*, p. 85.

France, constituaient sans conteste l'attraction du quartier, de la journée. C'est bien à eux que Lemonnier doit son initiation aux *Fleurs du Mal* baudelairiennes.

Lorsque le ressouvenir arrive dans les années 1830, le lecteur se met au courant d'autres pratiques sociales de la gent bourgeoise bruxelloise de l'époque : à la sortie du Théâtre de la Monnaie, les hommes fréquentaient des endroits hight-life, des estaminets et des cabarets-clubs authentiques où ils prenaient de la bière (de Louvain) – un autre brand belge notoire – et lisaient les trois seuls journaux de l'époque (*L'Oracle*, *Le Petit Courrier des Pays Bas* et *Le Lynx*). Le fameux café des Mille-Colonnes, en tant que phare de la vie mondaine, offrait à ses clients le privilège de voir son patron, chose inédite, allumer lui-même le gaz de l'établissement, dans un geste de socialisation ostentatoire. Le Bruxelles des années 1830 n'était pas encore envahi par les « vigilantes » (le fiacre bruxellois). Le premier omnibus, le « vélocifère », apparaît vers 1836.

Une atmosphère idyllique règne dans Bruxelles : le roi n'avait pas encore imposé d'étiquette sévère. L'image de la ville se complète par l'image de la cour royale : une cour « à dorures et à panaches, à ferblanteries et à chamarrures », une cour vêtue superbement en or, « des pieds jusqu'à la tête »²³. L'image finit par l'évocation de la figure du roi Léopold I^{er}, « le roi philosophe, mâtiné d'Anglais et d'Allemand », l'air cordial et lucide, maître dans l'art de la diplomatie (« art correct de diplomate narquois »). L'objet-totem du Parc, l'arbre de la Liberté, visible de la fenêtre royale, est une figure pittoresque, métaphoriquement désignée comme « la sentinelle du Parc », ou encore « le gendarme populaire », « le gardien des droits de la nation », présent même dans l'hymne national de la Brabançonne (*Sous l'arbre de la Liberté*). L'arbre et le Parc forment tous deux un décor historique unique²⁴.

La tradition des quatre Glorieuses et le défilé des guildes du mois de septembre sont une occasion de métamorphose en kermesse héroïco-populaire où règne le concours de tir à l'arc. Pendant quatre journées toutes sortes de concours bourgeois entraînent les participants. Il s'agit d'une fête qui a duré un demi-siècle, réunissant aristocrates, menu peuple et bourgeois, annoncée par des salves de canon. Les guildes et les confréries arboraient leurs étendards et traversaient la ville en chantant. L'industrie cessait l'activité pendant cette grande kermesse nationale. Bruxelles est extrêmement animée, vit dans le tumulte et les remue-ménage populaires. Il retrouve après son calme et « le ronron de la vie quotidienne »²⁵. Seul le bruit de ses cloches se fait entendre, le Bruxellois revient à ses promenades bourgeoises dominicales, « le long des champs de pommes de terre en fleur » (*loc. cit.*). Une fois disparue cette kermesse nationale, il reste à Bruxelles la fête de juillet (la ducasse de juillet). Le passage clôt sur une conclusion nostalgique : les beaux souvenirs se sont noyés ou se reflètent de manière déformée dans la Senne tarie et puante, qui « méandrait, sillait à travers l'échiquier des maisons emplissant tout de sa puanteur et de ses activités de petit flot » (*loc. cit.*).

23 *Ibidem*, p. 87.

24 La Place Royale, située entre le Palais et le Parc n'a pratiquement pas changé depuis le XVIII^e. A partir de la seconde moitié du siècle, le Quartier Royal attire les gens fortunés et les artistes à la mode. Balzac y descend en août 1846, accompagné de la comtesse Hanska. Eugène Fromentin, l'auteur de *Dominique* décrit l'Hôtel Belle-Vue qui s'y trouve. Le théâtre Royal du parc est connu pour la création de nombreuses pièces d'auteurs belges : Maeterlinck, Van Lerberghe, Verhaeren, Crommelynck, Ghelderode.

25 *La vie belge*, p. 89.

Mais, vers la moitié du XIX^e siècle, il se passe cependant une chose importante : tout Bruxelles s'écroule pour renaître de ses cendres. Le fonctionnaire et le petit rentier se retirent dans les quartiers périphériques boisés, des gens de finances, les grands industriels et les aristocrates se regroupent près du Palais Royal, de la législature, des ministères, des ambassades, dans un mouvement centripète qui développe l'esprit de caste. On y fait bâtir des hôtels patriciens, « décorés de chicorées et festonnés de guirlandes »²⁶. Bruxelles acquiert une modernité prétentieuse qui fait naître des « orgies bâtissières de la période d'haussmanisation », à savoir des recettes architecturales mixtes, « aux nougats et aux pièces montées de tout calibre ». Le résultat en est le « triomphe du moule pâtissier » (*loc. cit.*). Ensuite, le Bruxelles bourgeois chante à gorge déployée après avoir bien mangé et bu. La ville fête n'importe quoi : les rois, les saints patrons, les anniversaires, les enterrements : « On se rendait au cabaret comme à la Sainte messe », dans « de petits estaminets tranquilles, intimes, frais, odorant la pipe et les futailles »²⁷, raconte l'écrivain avec un regard amusé. En fait, le texte le dit, « Bruxelles ne cessait de manger que pour boire ». L'âme du vieux Bruxelles chantait là, une âme honnête, placide, matérielle », mais à la fois « embuée de bière et gavée de nourriture » (*loc. cit.*).

Bruxelles reste cependant suranné et « goguelu », encore une ville provinciale. Le vieux Bruxelles pantelle, croule, s'émiette et reste pour longtemps « une prodigieuse friche de décombres ». La métamorphose architecturale est décrite dans un vocabulaire chirurgical : la brique est éventrée, la ville saigne par « larges plaies » ou encore, dans un passage plus long : « Une chirurgie brutale, furieuse, une rage d'assainissement incisait la ville aux quatre veines, scarifiait les chairs gangreneuses, taillant comme dans un abattoir, faisant de tous ces halliers de maisons, de ces futaies humaines des boucheries de moellons »²⁸. Les vieux estaminets, les savoureuses auberges, les antiques chandelleries, les boutiques à auvent, tout s'évanouit, disparaît, les quartiers pauvres, le ventre et les entrailles (« l'estomac et les viscères » dans le texte) de ce Bruxelles gras, intempérant, glouton. La capitale en souffre, puisqu'il ne reste que les petites rues des alentours de la Grand-Place et les deux emblèmes de la ville : le Cracheur (« le vomisseur ») et le Manneken-Pis.

Une nouvelle ville vit le jour. Après l'œuvre de reconstruction de la ville, il naît dans la seconde moitié du siècle un Bruxelles nouveau (c'est le titre même du sous-chapitre suivant). Une ville géométrique avec des avenues interminables, « des perspectives cubiques, de correctes vicinalités », bref une ville modernisée, avec des kilomètres de pavés à la place des zones vertes. Cette nouvelle ville est « [...] tirée au cordeau, regrattée, passée à la ripe et à la pierre ponce, déblayée du bric-à-brac de ses antiquités, bâtie à neuf [mais] sans plus d'originalité foncière ».

La nouvelle ville respecte les principes de la symétrie, a « des rues filant droit », préfère une architecture en toc et en stuc, en staf, ce qui est une empreinte de l'européanisme. Ce n'est que le début de ce qui représente Bruxelles aujourd'hui, au début du XXI^e siècle, sur la carte de l'Europe : une ville officielle de palais, de casernes et de ministères, un énorme outillage administratif et gouvernemental, une ville qui, du temps de Lemonnier, abritait une foule modérée et tempérée, insuffisante pour surpeupler les grandes artères, une ville sommeillante, un peu

26 *Ibidem*, p. 90.

27 *Ibidem*, p. 91.

28 *Ibidem*, p. 92.

engourdie dans un bien-être uniforme, qui continue à vivre dans l'ostentation du luxe et de la dépense.

La description de cette évolution est suivie d'un commentaire relatif au déracinement identitaire : « Tandis que la nerveuse âme wallonne s'agrafait plus loin aux rîches ossatures d'un sol rocheux, la région circumurbaine, dans ses terreaux mous restait flamande, drue, épaisse, charnoyeuse, garrulant un immuable et lourd patois »²⁹.

Il convient de rappeler une particularité de la vie bruxelloise de l'époque. Il naît dans la banlieue bruxelloise, pour des loyers médiocres, un confort relatif : une famille peut habiter à l'aise une maison à 6-8 pièces, avec une petite pelouse devant et une véranda. Même les familles un peu démunies, avec un petit budget, pouvaient se le permettre. Un acquis essentiel en ce qui concerne l'anthropologie sociale : les gens renoncent à la promiscuité de l'habitation en commun. Il apparaît une nouvelle figure, insolite, importante dans la vie bruxelloise : le concierge d'immeuble, « animal d'importation, bipède exotique »³⁰, qui drague sans vergogne les passants. Vivre en quartier devient le desideratum majeur du petit bourgeois (un « déchet moral » selon Lemonnier), petit bourgeois qui aime la distribution moderne de la maison, en paliers et en étages : « le casematage des chambres qui le font ressembler à un caravansérail de voyageurs de commerce »³¹, note l'écrivain avec acidité.

Lemonnier porte un regard d'esthète sur le Bruxelles du XIX^e siècle, un être bicéphale : l'ancienne et la nouvelle ville de la première et, respectivement, de la seconde moitié du siècle. Les évocations se font dans un registre lyrique spécifique à la remémoration des souvenirs d'enfance, embellis rétrospectivement. Rien n'échappe à l'inventaire affectif : l'architecture des maisons et des rues, les commentaires sur la Senne, les coutumes bourgeoises pour le bien-être (les balades familiales, les kermesses populaires et la fréquentation des estaminets). Même si c'est une ville obsolète et débonnaire, son atmosphère vétuste et idyllique est unique. Le regard attendri change lorsque l'écrivain parle par la suite du nouveau de la ville dû à un pouvoir politique permissif. Le nouveau Bruxelles, d'une modernité prétentieuse, naît après 1850, dans l'esprit de géométrie, de symétrie calculée, d'ordre. Tandis que le centre s'épanouit dans le luxe, la périphérie choisit le confort modéré. Le regard d'esthète glisse en regard de sociologue et de psychologue lorsque l'écrivain juge les réalités contemporaines et les changements architecturaux les plus importants qui ont mené aux changements de mentalité de la gent bruxelloise.

Bibliographie

1. *Bruxelles. Victor Hugo. Ecrits et correspondances*, édition établie par Jean-Marc Hovasse, Bruxelles, Le Cri, 1994.
2. P. Gorceix (éd.) *La Belgique fin de siècle. Romans. Nouvelles. Théâtre*, Bruxelles, Ed. Complexe, 1997.
3. Joël Goffrin, *Sur les pas des écrivains à Bruxelles*, Bruxelles, Les Editions de l'Octogone, coll. « Promenades. Découvertes », 1997.

29 *Le vie belge*, p. 94.

30 *Ibidem*, p. 96.

31 *Ibidem*, p. 95.